

DIDIER GOUPIL

# LES TIROIRS DE VISCONTI

naïve

Du même auteur, chez le même éditeur

*Femme du monde*, 2008

Chez d'autres éditeurs

*Le Jour de mon retour sur Terre*, Le Serpent à Plumes, 2003

*Maletterre*, Le Serpent à Plumes, 2005

*La Lettre à Anna*, Fayard, 2005

*Castro est mort !*, Le Rocher, 2007

*Cellule K*, Le Rocher, 2009

« Je ne crée rien à vrai dire. Je nettoie une sorte de médaille cachée, une statue enfouie dans la glaise. Tout existe déjà. Lorsque tout est bien nettoyé, propre, net, alors le livre est fini. »

Louis-Ferdinand Céline,  
Lettre à Milton Hindus



## ARNYS

Paul M. ne portait que des vestes *Arnys*.

Avec le temps, c'était devenu comme une seconde peau et il avait pris l'habitude de porter une veste tout au long de la journée, qu'il soit dehors ou bien chez lui.

« Dehors je porte des forestières, reconnaissables à leurs épaules naturelles et à leur col droit boutonné très haut. Un modèle qui s'inspire directement des vestes des gardes-chasse telles qu'on peut en voir dans *La Règle du jeu* de Jean Renoir. À l'intérieur, dans mes appartements, ce sont des vestes en velours côtelé, aux couleurs acidulées, prune, moutarde ou vert anis.

La forestière a été créée à la fin des années quarante par Léon Grimbert, le fondateur de la boutique, à la demande de l'architecte Le Corbusier. Celui-ci souhaitait une veste souple, libérant le mouvement, avec des manches tombant juste même lorsqu'il travaillait au tableau. Léon Grimbert, se souvenant de la veste des gardes forestiers qu'il rencontrait dans son enfance, lors de ses vacances au bord du Cher, décida de la redessiner, lui donnant une forme déstructurée qui n'est pas sans rappeler le kimono ou le deel, la tunique traditionnelle mongole.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais paradoxalement ce sont ces emprunts à des formes ancestrales qui aujourd'hui encore lui confèrent son aspect avant-gardiste.

Le Corbusier se montrant particulièrement satisfait du résultat, Léon Grimbert réalisa une version prêt-à-porter dans différentes qualités d'étoffes, draps à rayures colorées, flanelles teintées, tweeds, shetland, lambswool ou cachemire, qui ne tarda pas à connaître la notoriété. Tout ce que la Rive gauche comptait de personnalités en vue avait sa "forestière". Jacques Prévert, Boris Vian et les membres du groupe Cobra les collectionnèrent avec passion.

La légende rapporte même que Juliette Gréco en offrit une à chaque homme de sa vie. »

Mais ici, nous n'étions ni à Saint-Germain-des-Prés ni à Saint-Paul-de-Vence, et les vestes Arnys devaient également servir à se préserver de l'extérieur.

« Malgré ses faux airs de bleu de travail, elle enveloppe celui qui la porte d'un air savamment suranné qui n'est pas pour déplaire aux hommes de pouvoir. François Mitterrand hier, François Fillon aujourd'hui, sont plusieurs fois apparus en public avec.

Comme elle s'ouvre largement sur le devant, à la manière d'une chasuble, je la porte avec des pantalons plats, à taille haute, qui "donnent de la jambe", comme disent les tailleurs, ce qui accentue encore son style français.

Pendant des années je suis passé devant les longues vitrines de la boutique de la rue de Sèvres sans oser pousser la porte. Au début, parce que je n'avais pas les moyens de m'offrir les articles qui y étaient présentés et qu'il ne me semblait pas que c'était le genre d'endroit où l'on pouvait entrer pour seulement jeter un coup d'œil. Ensuite, parce que j'étais rebuté par la solennité du lieu que je sentais chargé d'histoire. Avant-guerre, c'est là que les gens de

lettres venaient s’habiller. Aujourd’hui, Claude Picasso, Botero ou encore Pierre Bergé y ont leurs habitudes et s’y rendent régulièrement pour renouveler leur garde-robe.

La première fois que je suis entré chez Arnys, bien décidé à m’offrir la veste de mes rêves, j’ai longuement tourné autour des tables où étaient exposés les cols et les boutons, j’ai effleuré du doigt les échantillons des chemises suspendues sur les portants, plongé ma main dans les doublures des manteaux, détaillé les motifs imprimés des chaussettes et des cravates, peut-être un peu trop champêtres, et finalement je m’en suis allé sans rien acheter. »

Depuis maintenant presque deux décennies, à l’automne et au printemps, Paul M. se rendait à la boutique de la rue de Sèvres où, après avoir longuement flâné, il choisissait une nouvelle forestière d’un ton et d’un motif inédits.

Il déambulait désormais entre les murs lambrissés avec l’assurance du client régulier, que le propriétaire reconnaît et reçoit avec considération, et rejoignait le salon d’essayage, à l’étage, sans la moindre hésitation.

« La première fois que je me suis retrouvé devant la glace du salon d’essayage, en train d’enfiler une longue veste de flanelle grise, je n’ai pu m’empêcher de penser à ce passage des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* que vous avez sans doute lus.

Vous savez, celui où le personnage de Rainer Maria Rilke, encore enfant, découvre dans une aile oubliée du château un grand réduit mansardé garni de placards sombres et profonds. Quand il les ouvre, il met au jour des habits de chambellan du XVIII<sup>e</sup> siècle, des gilets brodés, des jabots, des manchettes de dentelle, d’immenses uniformes tout

boutonnés et même des robes de femme, avec lesquels il va successivement se déguiser, s'apercevant peu à peu du grand pouvoir des vêtements et surtout de cette influence immédiate qu'ils peuvent exercer sur nous. Sur ce que nous sommes au plus profond. Au plus vrai de nous-mêmes.

Malte Laurids Brigge ne se déguise que pour s'amuser. Au début, bien sûr, c'est par désœuvrement qu'il s'adonne au travestissement. Mais au fur et à mesure qu'il se coiffe, se couvre les épaules d'étoffes et de dentelles, il prend conscience que plus il change de vêtements, plus il s'abandonne aux mouvements qui les accompagnent, se laissant habiter et pénétrer par eux, et plus il a le sentiment d'exister.

C'est exactement ce qui m'est arrivé la première fois que je me suis retrouvé dans le salon d'essayage.

Observant les effets de la flanelle sur mon image, ma manière de bouger, de sentir l'air, j'ai eu tout à coup l'impression de sortir du flou.

D'enfin apparaître.

De prendre littéralement corps. »

La coupe du vêtement et le contact du tissu contre la peau ne modifiaient pas seulement sa silhouette mais son être profond.

Fixant alors la personne qui lui faisait face, et qu'il reconnaissait à peine, tant il lui semblait en si peu de temps s'être métamorphosé, il se répéta à voix basse les mots que prononce le jeune Malte, lorsqu'il s'observe, fasciné, devant le miroir de la chambre du château :

*Plus je me transforme, et plus je suis pénétré de moi.*

## BUREAU

Le bureau de Paul M. se trouvait au rez-de-chaussée de la maison. Au bout d'un long couloir aux murs vert d'eau où étaient accrochés de grands portraits d'enfants posant sur un fond sépia en costume de marin ou de duchesse.

Le couloir était plongé dans la pénombre, seulement éclairé à la bougie, et bordé de longues tentures qui dissimulaient on ne sait quelles pièces, quels recoins, sans doute encombrés de bibelots et de souvenirs.

Un grand escalier, dont les murs étaient couverts d'une multitude de cadres contenant des dizaines et des dizaines de photographies, desservait les trois autres étages de la bâtisse.

Le bureau lui-même se situait côté jardin. Face au clocher de l'église, ce qui donnait au visiteur l'impression de circuler dans un ancien presbytère. Au bout de l'allée de gravier qui le traversait, on devinait une longue bâtisse dont l'entrée était fermée par un lourd rideau de théâtre en velours rouge.

On croyait tout d'abord à un cabinet de psychanalyste. L'élégance du bureau en bois clair et son fauteuil en cuir rouge sans doute. À moins que ce ne soit le miroir dans son cadre doré, le buste en bronze sur la tablette de marbre, ou encore le dessin de Cocteau posé dans la bibliothèque. Quelques instants, on cherchait en vain le divan où l'on allait devoir s'allonger – et passer aux aveux.

Observant les murs, on se demandait plutôt si on ne venait pas de pénétrer dans l'atelier d'un mystérieux et mélancolique taxidermiste. Un peu partout dans la pièce

étaient suspendus des perchoirs où des canaris et des pinsons, mais aussi une corneille aux ailes déployées ou un couple de râles noirs, observaient la situation, scrutant le visiteur de leurs yeux morts, et néanmoins inquisiteurs.

« C'est ici, au milieu de ces oiseaux empaillés, et en leur muette compagnie, que je passe le plus clair de mon temps.

C'est là que je travaille, que je lis les journaux, détaille les catalogues de vente. C'est là également que je reçois mes différents collaborateurs. À défaut d'avoir plusieurs vies, j'essaie d'exercer plusieurs métiers. D'enfiler plusieurs costumes dans la même journée.

Les gens ne se rendent pas compte, mais pour devenir taxidermiste, il faut posséder de nombreuses compétences empruntées à différents métiers. Il faut être capable d'être en même temps sculpteur, dessinateur, chimiste ou encore éthologue. Une dizaine d'années d'études sont nécessaires avant de pouvoir naturaliser son premier animal. L'observation et la patience sont les qualités indispensables d'un bon taxidermiste. Qualités, toute modestie mise à part, qu'il me semble posséder un peu.

Par contre, il ne faut pas craindre le contact avec les dépouilles, être dégoûté par les viscères, par la matière organique dans son ensemble.

L'idée de dépiauter un animal mort ne me plaît pas spécialement, mais elle ne m'effraie pas non plus.

Il m'arrive d'ailleurs de penser que moi aussi, à ma façon, je suis une sorte de taxidermiste. D'étrange empailleur.

À défaut de les naturaliser moi-même, j'achète les oiseaux chez Deyrolle, rue du Bac. Quand je vais à Paris, je ne manque jamais d'y aller faire un tour. C'est un endroit merveilleux, rempli de trésors insoupçonnés. Au-delà des

oiseaux et des animaux divers et variés, parfois de grande taille, qui y sont exposés, l'enfilade des pièces présente des collections uniques d'insectes et de coquillages, des coraux, des minéraux et des curiosités naturelles assez étonnantes.

J'adore déambuler dans les salles au milieu des œufs d'autruche, des ailes des papillons et des cris figés des fauves. L'atmosphère de cabinet de curiosités qui y règne me transporte ailleurs et parfois je me promène ainsi pendant des heures, rêvant à tous les voyages, à toutes les vies que je ne vivrai jamais. »

Il y a quelques années, suite à un terrible incendie, la maison Deyrolle avait failli disparaître définitivement. Le feu n'avait été maîtrisé qu'avec beaucoup de difficulté et un certain nombre de salles avaient été totalement dévastées.

« Il vous faut imaginer le désastre. Les décors réduits en cendre. Les animaux calcinés, noirs de suie, éclatés et éparpillés un peu partout. Les vitrines incendiées, les planches de papillons envolées en fumée.

Le lendemain matin, dans les journaux, il y avait une photo invraisemblable où l'on voyait un lama et un cerf, poussés par les flammes de la nuit, qui passaient leur tête par le trou béant d'une fenêtre, au premier étage de la boutique, comme s'ils voulaient échapper au feu.

On avait l'impression que la photographie avait été prise au moment même où ils s'apprêtaient à sauter dans le vide. »

La vie n'avait fait que reprendre ses droits. Tous ces animaux que l'homme et la science avaient extraits, retirés volontairement du cycle naturel de la vie et de la mort, avaient été rendus à leur destin premier par la force du feu.

« Martin d'Orgeval... Vous voyez de qui il s'agit ? Le photographe ? Un ami de ce François-Marie Banier dont on parle beaucoup dans les journaux en ce moment. Martin d'Orgeval a fait un très beau livre sur l'incendie qui a frappé la maison Deyrolle, dans lequel il montre les animaux brûlés, comme crucifiés par les flammes. Je dois l'avoir quelque part, je vais vous le montrer. »

Incroyable spectacle, en effet, que cette Arche de Noé ravagée par le feu.

« Je sais bien qu'on accuse ce Banier d'avoir délesté la première fortune de France, Liliane Bettencourt, de sommes astronomiques – et que ça ne se fait pas. Mais je trouve qu'on le caricature bien vite. Son parcours est souvent ignoré et il ne manque pourtant pas d'intérêt. Avant de se reconvertir dans la publicité, son père était ouvrier à la chaîne. Le jeune François-Marie n'a pas eu la vie aussi facile qu'on le dit. Il a toujours dû se battre. Il est allé en maison de correction, a fait une tentative de suicide, je crois, puis une longue psychothérapie. Alors, il a beau avoir perdu sa beauté raphaélique, ressembler désormais à un vieux ouistiti, on a beau nous le dépeindre comme un être cynique, sans cœur et sans fidélité, s'en prenant à de pauvres vieilles dames fortunées, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine sympathie pour lui. Ses peintures, ses photos ne m'intéressent pas trop, mais le personnage, oui. Je crois que dans le fond, ce qu'on lui reproche, ce n'est pas d'être riche, ou peu fréquentable ; des riches peu fréquentables, il y en a quand même un certain nombre. On sait bien que dans ce milieu tout le monde essaie de piquer le fric de tout le monde et il ne fait rien de plus que ce que font tous les gens qu'il

côteie. Alors pourquoi tant de vitriol dans les portraits qu'on nous en dresse ?

Ce qu'on ne lui pardonne pas en vérité, c'est de ne pas être du sérail. De ne pas appartenir à la Famille. On n'a jamais vu le bouffon manger dans l'assiette du roi, même s'il l'a bien amusé auparavant, et c'est parce que Banier n'est qu'un saltimbanque, un histrion, qu'on nous le présente comme un voleur. Comme un vulgaire délinquant. Que je sache, ce ne sont pas des armes ou des lingots d'or qu'il achète avec son argent. Mais des tableaux, des livres ou des œuvres d'art. »

Paul M. referma le recueil de photos de Martin d'Orgeval, puis le rangea dans la bibliothèque, dont il inspecta de nouveau les rayonnages, à la recherche d'un petit volume à la couverture précieuse, crème et granuleuse, qu'il finit par trouver : *Les Plaisirs du roi*, de Pierre Bettencourt.

« Dans la famille Bettencourt, c'est celui que je préfère. Il s'agit du frère d'André, feu le mari de Liliane, et c'est bien le seul à susciter ma sympathie. Vous ne l'avez jamais lu ? »

Sur la reliure coquille d'œuf était dessiné un long phallus surmonté d'une couronne.

« Celui-ci, c'est un éloge de la fessée. L'histoire d'un roi qui aime tellement les fesses des femmes qu'il a exigé de travailler dans une pièce où une centaine de jeunes filles, entièrement dénudées, sont tournées contre les murs. Assis à son bureau, levant de temps à autre les yeux sur les fessiers qui s'offrent à lui, il signe les décrets et les papiers d'État qu'on vient inlassablement lui présenter. Quand il a fini, il

se lève et passe en revue les postérieurs qui lui font face, si on peut dire ainsi, s'arrêtant sur certains d'eux qu'il masse avec gourmandise, comme s'il était en train de les modeler. Puis il choisit l'une des femmes qu'il emmène dans un salon voisin, où il la couche sur un sofa avant de longuement et savamment la fesser.

Réjouissant, n'est-ce pas, quand on voit ce qui se passe en ce moment dans cette famille ? »